

“ La désillusion des Français qui ont émigré au Canada après la guerre a touché, en effet, beaucoup de gens. ”

gens-là vivent dans une province qui est majoritairement française ; quelle supériorité ! » Pour eux, le Québec représentait l'âge d'or de la culture française. Mais, pour revenir au mythe canadien, je l'ai vu s'effondrer, dans les années cinquante, chez des amis français, lorsque s'est dessiné un mouvement d'émigration française vers le Canada. Ils avaient imaginé le Canada aussi naïvement que nous imaginions la France. Ils avaient vu le Canada comme une Terre promise où le lait et le miel coulaient dans les rivières, où l'on n'avait qu'à se pencher pour ramasser les dollars. J'exagère à peine. Or ils sont arrivés, malheureusement, dans une période de récession et de chômage, particulièrement au Québec, et nous n'avons pas fait l'effort d'accueil nécessaire, peut-être à cause du phénomène que vous venez d'évoquer. J'étais à ce moment-là au service d'une fédération syndicale qui essayait de compenser l'inaction du gouvernement Duplessis et d'aider ces frères immigrants à s'installer. J'ai vu des Français terriblement désillusionnés. Ce Canada, qu'ils avaient rêvé si beau, se révélait presque hostile. De même, j'ai vu le mythe français s'effondrer chez un certain nombre de jeunes Canadiens comme moi qui venaient en France. Eux qui croyaient rentrer dans la famille, ils étaient perçus ici comme des éléments étrangers, pour des raisons aussi bêtes, de la part de certains Français, que l'accent québécois (qui les rebutait parce qu'ils ne l'avaient jamais entendu) et, de la part des Canadiens, même québécois, à cause de la prise de conscience subite qu'ils étaient devenus des nord-américains, attachés au mode de vie nord-américain. Devant le mode de vie français, ils se sentaient complètement désorientés. La France et le Canada ont évolué si différemment au cours des trois siècles où ils ont été séparés !

C. Julien. Ce qui ne nous a pas empêchés d'entendre récemment cette déclaration qui se voulait chaleureuse et amicale : « Vive les Français du Canada ! » alors qu'aucun Québécois n'entend être considéré comme un Français du Canada (3). La désillusion des Français qui ont émigré au Canada après la guerre a touché en effet beaucoup de gens. Non seulement, ils ne trouvaient pas l'opulence, le lait et le miel, mais ils rencontraient un accueil psychologique souvent difficile. J'ai le souvenir d'un article que nous avons publié dans « Le Monde » il y a plus d'un quart de siècle. Nous présen-

tions cette déception des immigrants français sous le titre : « Le miroir aux alouettes ». D'un commun accord entre l'ambassade du Canada à Paris et certains responsables de la presse écrite, nous avons fait une petite campagne pour essayer de briser certaines de ces illusions, dont les conséquences pouvaient être fâcheuses pour les relations futures entre le Canada et la France.

Peut-être y a-t-il un autre élément qui rend ce jeu des relations assez délicat. Nos deux pays ont suivi depuis la fin de la seconde guerre mondiale des évolutions dont les phases ne coïncident pas. Nous n'avons pas connu le même rythme du temps et souvent le temps s'est déroulé dans des sens inverses pour le Canada et pour la France. Souvenez-vous : vous arrivez en France après la guerre. C'est la Libération, l'effort de reconstruction auquel le pays se consacre. En gros, la décennie 1950-1960 est pour nous une période extrêmement troublée. Nous sommes en pleine guerre d'Indochine, qui se terminera en 1954. Simultanément se déroulent les débats au sujet du réarmement allemand et de la Communauté européenne de défense. Un débat passionné, vif. Il y a l'autonomie interne accordée à la Tunisie, puis le déclenchement de la guerre d'Algérie. Nous avons l'impression de vivre une accélération de l'Histoire. Les événements se précipitent, se bousculent. La société française est accaparée par cette trépidation de l'Histoire. Or, à ce moment-là, lorsqu'on va au Canada - pour l'instant, nous parlons plutôt du Québec, mais cela est vrai aussi pour le reste, immense, du pays - on a l'impression d'une société très stable. L'Eglise est toute puissante ; elle règne du haut des chaires ; elle donne même des consignes de vote ; elle canalise son public. Tout est décent, respectable, bien organisé. C'est calme.

G. Pelletier. Le reste du Canada connaît la même atmosphère. A ce moment-là, tout le débat politique en France s'articulait sur une opposition entre la droite et la gauche. Au Canada, un camarade journaliste formula un jour ce jugement : « Nous sommes un pays qui n'a pas encore distingué sa droite de sa gauche ». C'était un peu exagéré, mais quand même vrai. Rien ne bougeait, chez nous, et c'était désespérant pour ceux qui s'y trouvaient. Vous évoquez des événements, surtout la guerre d'Algérie, qui ont créé, pour nous aussi, une

